

TREVOR DELOCKTEY

LE TRACASSIN

traduit de l'anglais par

THIERRY FALISSARD



LECHOUCAS NOIR
(Éditions du Choucas)

Préface du traducteur

Nous sommes heureux de porter à la connaissance du public de langue française l'œuvre de Trevor Delocktey.

Curieusement, le romancier anglais a choisi de planter en France, à Paris même, le décor du *Tracassin*. Il en résulte un roman assez baroque, qui mêle l'*understatement* britannique au réalisme français, et qui pour ces raisons nous paraît inclassable. S'agit-il d'un remake des « Mystères de Paris » revus et corrigés à la mode d'Internet ? d'une critique sans concession des élites françaises ? d'un roman policier classique ? d'un essai sur les méfaits de la technologie et de la technocratie ? d'une étude de mœurs sur le milieu de la banque et de l'informatique ? d'une thèse contre la modernité ? Sans doute tout cela à la fois, et peut-être davantage.

L'action se déroule à la fois dans le milieu international assez guindé des affaires et dans le milieu high tech un peu fou des informaticiens. Un commissaire de police français, plutôt égaré dans cet univers, essaie de faire la lumière sur quelques événements bizarres. Il est assisté d'un « cerveau » de la police qui n'a ni ses yeux ni ses lunettes dans sa poche.

Politique, finance, haute technologie, police, l'auteur nous conduit à travers un labyrinthe qu'il connaît bien, celui de notre société moderne, si complexe qu'elle est devenue indéchiffrable pour l'honnête homme de base. C'est en tous cas la thèse qui semble sous-tendre le roman de Delocktey.

Comme s'il fallait encore ajouter à cette atmosphère des plus étranges, l'auteur a une vision de la France, pays dans lequel il a vécu dix ans, qui n'appartient qu'à lui. Comme si les brumes d'Albion entraîaient en conflit, au siècle de l'ordinateur, avec le soleil ardent d'une rationalité exigeante, celle du pays de Descartes, dont Legrand, le héros du *Tracassin*, serait le plus illustre représentant.

1. Une mort insolite

« La vie, faute de goût que la mort ni même la poésie ne parviennent à corriger. »

(Cloran, moraliste roumain)

L'homme s'écroula sur le bureau d'acajou, la tête en avant, les mains crispées dans un ultime effort. Le clavier du micro-ordinateur, entraîné par le même mouvement, heurta le parquet dans un bruyant cliquetis. Le cordon qui le reliait à la machine se tendit brusquement.

Le silence revint. L'immobilité sournoise des choses. La lune se profilait déjà dans un ciel estival d'un bleu profond.

La Banque Européenne Commerciale venait de perdre un homme brillant, Jean Fortunat, le meilleur directeur informatique peut-être qu'elle eût connu depuis longtemps.

Lundi matin.

Edmond Legrand arriva à la banque en même temps qu'une foule maussade d'employés. Le week-end avait été beau, et la plupart des gens reprenaient le collier de mauvais gré.

C'était un homme de stature moyenne, d'âge mûr, au visage plutôt agréable, le menton légèrement en avant, les lèvres minces surmontées d'une moustache finement lissée, le front haut couronné de cheveux châtain drus et déjà parsemés d'argent. Pas vraiment une tête de flic, disait-on de lui. Plutôt celle d'un hobereau distingué, ou d'un aristocrate vaguement artiste, comme égaré dans une grande ville moderne.

Le siège de la Banque Européenne Commerciale était situé à Paris dans le quartier de la Cité. Alors que tout Britannique, sinon tout homme cultivé, a entendu parler de la City de Londres, peu de Français, à moins qu'ils ne soient parisiens, connaissent vraiment la Cité de Paris. Berceau de la capitale française, d'origine très ancienne, ce minuscule quartier recèle de nombreuses demeures historiques, signalées par des plaques de marbre apposées contre de vénérables murs. Les touristes qui flânent dans les rues étroites sont surpris quand, au détour de la rue de Saint-Louis-en-l'Île, sans prévenir, une masse sombre vient d'un seul coup choquer leur regard. Comment les édiles parisiens, si sourcilieux sur la protection des monuments historiques, ont-ils permis la construction d'une telle monstruosité? Toujours est-il qu'une tour sombre, agressivement plantée dans ce quartier pourtant peu fréquenté jusqu'ici par les banquiers, abrite depuis quelques années le siège de la B.E.C., société financière universellement connue, respectée - et détestée.

Legrand contempla un instant cette forme de béton rébarbative où le devoir l'appelait ce matin. Méritait-elle ce surnom ironique de «direlire» que les riverains lui donnaient volontiers? Après tout, ce nom n'avait rien de surprenant appliqué à une banque, se dit-il. Et moi, je suis là pour aller voir ce qui se cache derrière cette masse sinistre...

Il entra, mêlant sa silhouette longiligne à la file résignée du personnel et se présenta à l'accueil central, un vaste comptoir de marbre agrémenté de deux hôtesses.

Peu après, le directeur général le recevait dans son bureau.

Le directeur général de la banque, Albert Wigfall, membre éminent de la Haute Société Protestante, figure emblématique de la communauté financière française (selon les revues économiques). En bref, l'archétype du banquier tel que se l' imagine le commun: le cheveu grisonnant, pour ne pas dire blanc, les lunettes rondes cerclées d'or, le menton avantageux, l'oeil attentif, le sourcil questionneur, le tout se parachevant en un regard vif qui jauge, pèse, évalue et tranche sans recours ni remords. Logique financière oblige.

A ce portrait il convient d'ajouter un costume trois pièces porté comme un uniforme, et des chaussures immaculées qui auraient satisfait le plus pointilleux des hommes d'affaires américains, gens stricts s'il en est. « Il a l'air avenant, mais ne doit pas être d'un naturel commode » pensa Legrand après l'avoir examiné de son regard scrutateur de policier. Wigfall se leva dès qu'il aperçut Legrand. Il parlait un français très pur, sans accent.

« Commissaire, vous me voyez à la fois flatté et surpris de l'honneur que vous nous faites... »

- Tout le plaisir est pour moi, malgré les circonstances.

- J'ai informé moi-même la police du décès de notre malheureux Fortunat, mais je ne pensais pas que la Police Judiciaire aurait quelque chose à voir dans cette affaire...

- Eh bien, si.

- ... ni qu'elle enverrait l'un de ses plus célèbres représentants, le commissaire Legrand lui-même.

- Vous êtes trop aimable.

- Cette disparition est bien déplorable, poursuivit-il sur le même ton, à la fois affable et distant. Prenez donc un siège, je vous en supplie, Commissaire, et dites-moi ce qui vous amène. »

« Va-t-il longtemps jouer les imbéciles? » se dit Legrand. Eh bien, entrons dans le jeu, si c'est ce qu'il souhaite. »

« Soyez sans crainte, monsieur Wigfall, répondit-il en s'asseyant dans le fauteuil design que le directeur lui proposait. J'ai appris l'événement tout à fait par hasard, en arrivant ce matin, et comme la P.J. et votre banque sont voisines, je me suis proposé pour vous rendre cette petite visite... de routine, disons. J'espère ne pas prendre trop sur votre temps.

- Votre démarche a donc bien un caractère officiel? s'enquit Wigfall.

- Semi-officiel, si vous le voulez, poursuivit Legrand en contemplant d'un regard distrait les murs lambrissés de chêne, qui supportaient quelques tableaux d'inspiration moderne, réellement hideux dans un bureau aussi magnifique. Quelques détails pour compléter le rapport. Notre conversation aura aussi pour but de fournir à nos services certaines informations sur votre

maison. Acceptez-vous de répondre à quelques questions ?

- Bien sûr, monsieur. Nous n'avons rien à cacher. Allez-y sans crainte.

- Bien. D'abord ce décès. Un décès sur le lieu de travail... Un événement plutôt rare... Je ne vous surprendrai pas en vous disant que les décès inhabituels donnent lieu à une vérification rapide de la part de la police, comme vous avez pu le constater...

- Oui, je sais, coupa Wigfall, un rien agacé. « Enquête décès » diligentée selon je ne sais plus quel article du Code de procédure pénale français, vos zélés collègues m'ont rappelé tout cela quand ils sont arrivés.

- Article 74, précisa Legrand, un peu sèchement. Ne voyez dans mon intervention rien que de très normal. En tous cas rien d'inamical, ajouta-t-il d'un ton plus amène. Je dois vous préciser que je suis un vieux client de la Banque Européenne, aussi je prends un certain intérêt à tous les événements qui vous touchent de près ou de loin.

- Je l'ignorais. Nous sommes très flattés de vous compter parmi...

- Mais voudriez-vous bien m'exposer les faits, coupa Legrand. Ce décès inattendu doit toucher durement votre société, j'imagine ?

- Les faits, les voici, commissaire, reprit Wigfall avec un sourire crispé, vite effacé par une physionomie soudain lugubre. Tels que je les ai rapportés à vos collègues il y a quelques heures. Arrivé ce matin assez tôt, vers huit heures, je me suis rendu dans le bureau de Fortunat pour y déposer un dossier. Je l'ai trouvé assis dans son fauteuil, étalé sur le bureau, ne donnant plus signe de vie. Les urgences, appelées immédiatement, ont déclaré qu'il s'agissait très probablement d'une attaque cardiaque, et que la mort remontait à un temps indéterminé, sans doute au-delà de dix heures.

- Oui, on pense qu'il est décédé dimanche. Puis la police est arrivée, je suppose.

- C'est cela. Vos collègues ont pris des photos et répandu de la poudre un peu partout. Ils sont restés un certain temps enfermés dans son bureau, je ne sais pas exactement ce qu'ils ont fait. Je me suis inquiété auprès d'eux de ce déploiement de forces, mais ils

n'ont pas daigné me fournir un commencement d'explication... J'avoue que cela m'a choqué, sur le coup. Il y aurait eu ici un réel assassinat qu'ils n'auraient pas été plus importuns ni plus grossiers... »

« Apparemment l'Identité judiciaire a fait son travail consciencieusement » pensa Legrand.

Il n'allait pas expliquer à Wigfall que le relevé des empreintes et des indices possibles exigeait du temps et de l'attention, et ne souffrait pas de présence parasite. Le directeur ne pouvait comprendre ce déploiement de forces pour un accident cardiaque somme toute banal. A vrai dire, Legrand n'en avait lui-même pas encore saisi complètement la raison. Son supérieur, Renard, qui l'avait dépêché aussitôt sur l'affaire, aurait dû lui donner quelques détails sur ce qui avait déjà été entrepris sur place par ses collègues. En tous cas, si les scellés n'avaient pas été apposés sur le bureau du défunt, c'est que Renard ne croyait pas à un meurtre. Mais Wigfall poursuivait ses explications.

« Le corps est à l'Institut médico-légal, en attendant que la famille soit avisée. Il a été emporté discrètement pour que le personnel ne s'en émeuve pas; je n'ai pas encore eu le temps de faire annoncer officiellement la nouvelle. Ce malheureux Fortunat dit-il soudain en secouant la tête. Cela devait se terminer ainsi...

- Que voulez-vous dire, monsieur? Quelque chose vous rendait-il prévisible une fin aussi brutale ?

- Je crois bien. Notre malheureux directeur..., ex-directeur informatique, pour dire à présent les choses comme elles sont, était notoirement fragile du cœur, et son ardeur au travail aggravait encore cette tendance néfaste. C'était un cadre précieux pour nous, un meneur d'hommes comme on n'en fait plus, un peu caricatural dans son comportement, sans doute, à mille lieues de ce qu'on appelle aujourd'hui les méthodes de management « modernes ». Expert pour manier la carotte et le bâton, mais très prompt à défendre ses subordonnés si quelqu'un s'avisait de mettre en doute leur compétence ou leur application à la tâche... Un homme irremplaçable. »

Voilà bien ce que souhaitait Legrand: se faire une idée de la

personnalité du défunt à travers les témoignages des individus qui le fréquentaient.

«Pardonnez-moi de vous interrompre, mais était-il bien raisonnable de confier ce genre de poste à un cardiaque ?

- Comme vous le savez sans doute, nous sommes une banque de dimension européenne, une des toutes premières, par suite de la fusion des deux principales banques de France et d'Allemagne ...

- Sans compter une nébuleuse de petites banques d'Espagne, d'Angleterre, d'Italie et du Bénélux, dit Legrand.

- Exact, Commissaire. Et pour diriger un service informatique regroupant plusieurs milliers d'individus, de différentes cultures et de sept ou huit nationalités différentes, parmi lesquels se trouvent, de plus, de très fortes personnalités, il me fallait un homme à poigne, dynamique, résolu, j'irais jusqu'à dire tyrannique, comme certains l'affirmaient à son sujet. Pour être cardiaque, Jean Fortunat était cependant loin d'être un homme fragile, sans quoi il n'eût pas tenu longtemps à ce poste, je vous l'assure.

- Donnait-il l'impression d'être surmené ou préoccupé, ces derniers temps ?

- Tendü, peut-être. Nous avons eu récemment des événements ... Mais vendredi encore, il était resplendissant de santé et de vigueur. Qui aurait pu croire cela? La perte que la banque subit, et que je subis en tant que proche de Fortunat, sera difficilement réparable. »

Le directeur général avait réellement l'apparence d'un homme accablé par un coup du sort aussi foudroyant qu'injuste. Legrand, lui, pensa que les cimetières parisiens, en dépit du prix des concessions, regorgeaient de gens irremplaçables.

« Son caractère le faisait-il apprécier de ses collaborateurs? Pas trop de frictions avec eux ?

- Son unique souci était son travail, je vous l'assure. Il était très exigeant pour lui-même comme envers ses collègues. Ses collaborateurs n'avaient pas de souci à avoir, pour peu qu'ils voulussent comprendre cela et le mettre en pratique. »

« Wigfall manie trop bien l'imparfait du subjonctif pour être honnête » pensa Legrand.

« Avait-il d'autres centres d'intérêt que l'informatique ?
- Mis à part une passion pour le golf et quelques activités politiques, je n'en vois guère. Depuis son divorce, il était très... rangé, sortait peu. »

A cet instant, la porte du bureau s'ouvrit. Une jeune femme aux cheveux bruns, boudés et coupés courts, fort accorte, les yeux gros, apparemment embués de larmes, entra d'un pas hésitant, un dossier sous le bras. Une jupe à fleurs serrée mettait en valeur sa taille parfaite.

« Le courrier à signer, monsieur le directeur, c'est urgent » dit-elle d'une voix blanche en ouvrant le dossier sur le bureau de Wigfall.

Ce dernier signa rapidement trois ou quatre lettres, referma le dossier et le rendit à la secrétaire.

« Merci, Hortensia. Veuillez nous laisser, maintenant. »
La secrétaire sortit, non sans avoir jeté un regard plein de curiosité sur Legrand.

« La secrétaire de Fortunat, Hortensia Laperle, préca le directeur. Je lui ai appris la nouvelle moi-même. Elle est très affectée par ce qui est arrivé, comme vous pouvez le penser. Fortunat et elle étaient, hum, très proches... », ajouta-t-il en baissant légèrement les yeux.

Legrand nota son embarras et le sous-entendu possible mais décida de ne pas s'y appesantir. Après tout, Fortunat avait le droit de culbuter qui il voulait. Sa secrétaire, cette belle brune ? Rien de surprenant. L'information était intéressante, sans être d'une importance capitale.

« Où en étions-nous, reprit Legrand. Ah oui ! Vous parliez des activités politiques de Fortunat. De quel type d'activités s'agissait-il ?

- Il était secrétaire régional d'un petit parti, vous savez, le Parti du Renouveau Social.

- Un petit parti ? enchaîna Legrand avec un mouvement de surprise non feinte. Il a tout de même obtenu six pour cent des voix aux

dernières élections législatives, si ma mémoire ne me joue pas des tours.

- C'est possible, j'avais oublié. Je m'intéresse assez peu à la politique intérieure française, je dois dire.

- Ce parti a des fonds chez vous ?

- Quelque peu, avoua Wigfall soudain circonspect.

- Vous ne trahissez aucun secret, toute la place de Paris est au courant.

- Oh, ce parti n'est qu'un club de notables sans réelle influence...

- Et le banquier est au-dessus des opinions, reprit Legrand avec un sourire derrière sa fine moustache. Effectivement, monsieur Fortunat devait être un homme très occupé. Mais revenons à cet événement. S'il est prouvé que la mort a eu lieu samedi ou dimanche, sa présence en ces lieux est-elle normale un tel jour ? Il me semble que la conscience professionnelle a des limites, même chez un informaticien. Nous-mêmes, à la P.J., il nous arrive quelquefois de nous reposer entre deux meurtres...

- Ne parlez pas de meurtre, commissaire, sursauta Wigfall, avec un petit haut-le-corps. Ce mot-là est déplacé et vraiment hors de propos. Vous êtes ici dans le milieu financier, et non pas dans le milieu tout court. Nous sommes une maison respectable. Internationalement reconnue pour son sérieux et sa compétence, vous devriez être bien placé pour le savoir, si vous nous faites l'honneur d'être de nos clients, ce que j'ignorais. »

Wigfall, anglo-saxon puritain, était choqué de ce qu'il considérait, à part lui, comme une désinvolture tout juste digne d'un policier blasé. Il connaissait le commissaire à travers les portraits qu'en dressait la presse à l'occasion de certaines affaires criminelles parisiennes plus ou moins retentissantes. Legrand était réputé pour ses réparties ironiques, son caractère indépendant bien que respectueux des hiérarchies, son état de célibataire endurci auquel on prêtait de nombreuses bonnes fortunes, mais surtout par des capacités policières hors pair et la rapidité étonnante avec laquelle il résolvait les affaires les plus embrouillées. Un limier presque aussi bon que les émules de Sherlock Holmes qu'entretient outre-Manche sa gracieuse Majesté,

pensa Wigfall. Mais précisément, que venait faire ici ce diable d'homme?

Legrand, lui, scruta le personnage avec plus d'attention. «Cet anglo-saxon n'est flegmatique qu'en apparence. Jouons andante, dans un premier temps, pour ne pas le brusquer. »

« Admettez, monsieur, reprit Legrand d'un ton égal, qu'il s'est passé quelque chose d'inhabituel. Vous ne voudriez pas que la réputation de la B.E.C. soit entachée ne serait-ce que par l'ombre d'un soupçon? Je suis là pour mettre la dernière main au rapport, pour écarter justement cette ombre en conduisant cette enquête de pure forme, mais avant cela je dois faire mon métier le plus complètement possible. Donc, en ce qui concerne la présence de Fortunat dans la banque en dehors des horaires normaux?

- Eh bien oui, répondit Wigfall plus posément, Fortunat passait fréquemment à la banque pendant le week-end, pour terminer l'étude d'un dossier, ou simplement pour vérifier si le système informatique fonctionnait bien.

- Mon Dieu, quelle conscience professionnelle...

- Dans ce genre de métier, on craint toujours le petit ennui mineur, qui vient gripper cette formidable et délicate mécanique qu'est l'informatique. Peut-être ignorez-vous que notre centre fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et qu'un arrêt d'une heure seulement nous cause un manque à gagner de plusieurs dizaines de millions de dollars? Au demeurant, si vous le jugez nécessaire, il est possible d'effectuer des recherches pour savoir quand exactement Fortunat est venu. Toutes les entrées et les sorties sont contrôlées et l'accès aux bâtiments nécessite un badge magnétique. Mais à quoi bon?

- Non, pour le moment je n'en vois pas l'intérêt. Il ne s'agit que d'une enquête de routine, je vous le répète. Pourriez-vous me conduire à son bureau? Vous êtes le premier à l'avoir découvert ainsi, n'est-ce pas? Vous n'avez touché à rien sur le coup ?

- Si vous voulez bien me suivre, c'est à deux pas d'ici, répondit Wigfall en se levant. Non, je n'ai touché à rien, vous trouverez encore ses affaires éparées un peu partout. Les secours et vos

collègues étant passés par là, je ne garantis pas que les choses soient restées en l'état... Pauvre Fortunat! Cette disparition est bien malheureuse, mais je ne voudrais pas que vos services soient pour nous une cause de désagréments supplémentaires. »

Ils empruntèrent un couloir central qui desservait une enfilade interminable de pièces toutes semblables. Wigfall conduisit Legrand deux bureaux plus loin. Le directeur général et le service informatique occupent donc le même étage, chose rare dans les entreprises, releva Legrand. Et ces parquets sont proprement horribles.

Wigfall poussa la porte et Legrand entra. Le bureau d'acajou, au centre duquel trônait un micro-ordinateur, était encadré de deux grandes plantes vertes des plus banales. Legrand remarqua quelques papiers sur les fauteuils en cuir, le clavier en piteux état et un réveil éclaté sur le sol. Aurait-il été dédaigné par les policiers? Non, il était encore couvert d'une couche de poudre blanche. Legrand le ramassa et le montra à Wigfall.

« Dix-huit heures trente-cinq. A moins que ce soit six heures trente-cinq. Peut-être l'heure où il est mort. Il l'aura fait tomber en perdant connaissance. Ce matin, personne d'autre que vous n'est entré dans ce bureau? »

- Non, personne. Et je suis certain d'être arrivé le premier à l'étage. »

L'écran qui occupait le bureau du directeur informatique était encore allumé, de même qu'une petite imprimante, flambant neuve, placée juste au-dessous, garnie de feuilles blanches. Legrand s'approcha et regarda l'ordinateur en clignant des yeux. Les trois lettres «B E C», couleur bleu sur un fond jaune vert, occupaient tout l'écran, formant comme une enseigne lumineuse aguichante en modèle réduit.

« Qu'est-ce qui est affiché sur cet écran » demanda le commissaire.

Le directeur général se pencha, inspecta l'écran un instant et se releva.

« C'est l'écran d'accueil de la Banque, pour autant que je sache. Une «mire», comme ils disent dans leur affreux jargon informatique. Cela permet d'accéder à toutes les applications bancaires du système. Fortunat s'apprétaît sans doute à travailler sur son écran quand il a eu cette attaque.

- Quelques détails supplémentaires au sujet du défunt. Quand vous l'avez découvert ce matin, quel aspect avait-il? Était-il très pâle, par exemple?

- Comment vous dire? répondit le directeur en se grattant la tête. Il était très blanc effectivement, la peau vraiment livide. J'ai cru qu'il venait juste d'être victime d'un léger malaise, aussi je l'ai touché à l'épaule. C'est quand je me suis aperçu de la raideur du corps que j'ai compris de quoi il en retournait.

- La rigidité cadavérique survient de trois à cinq heures après la mort. Ce qui confirme que le décès a dû se produire largement avant votre arrivée. Rien d'autre n'a attiré votre attention, dans l'expression du visage, par exemple?

- Je ne voudrais pas m'avancer, mais j'ai cru lire comme une espèce de... de peur sur ses traits. Ou d'appréhension. A moins que ce ne soit que de la lassitude. Enfin, une expression inhabituelle, pour rester objectif. La dilatation des pupilles également m'a frappé. J'en frissonne encore, et pourtant, j'en ai vu bien d'autres dans ma vie, et pendant la guerre.

- Bien. Je ne suis pas médecin, mais ça ressemble assez à un arrêt cardiaque en règle. Dans ce genre de situation, si la réanimation n'intervient pas dans les minutes qui suivent, il n'y a plus d'espoir. Le cerveau ne survit que trois minutes sans irrigation sanguine. Ah! Nous aussi, nous sommes de bien délicates machines, comme vos ordinateurs... Enfin, mourir à son poste, quoi de plus honorable et de plus édifiant pour quelqu'un que vous me décrivez comme un bourreau de travail... »

Wigfall ne releva pas cette remarque émise sur un ton narquois et renchérit :

« Un homme irremplaçable, je vous l'assure! Je ne sais pas quelle

tête ils vont faire, au Conseil d'Administration, quand ils sauront la nouvelle. Lui, qui passait à leurs yeux, non sans raison, pour un pilier de notre société! Quant à ses collaborateurs, certains, je le crains, s'en trouveront soulagés, et souhaiteront l'arrivée d'un homme plus jeune et plus ouvert. Mais tout compte fait, je trouve l'attitude de la police bien soupçonneuse. Commissaire, plus que de raison, dit-il en se retournant et en fixant Legrand. Puis-je savoir ce qui motive votre suspicion ?»

Sur le coup, Legrand parut hésiter.

« Mon Dieu, un arrêt cardiaque ne signifie pas dans cent pour cent des cas une mort naturelle. Il peut y avoir d'autres causes... extérieures. Une électrisation, une hypothermie, un étouffement, certains poisons, ou même une banale piqûre de guêpe, que sais-je? peuvent être cause d'un arrêt cardiaque et donc d'une mort en tous points comparable.

- Vous croyez vraiment que...

- Vous savez, je suis policier, et douter de tout relève aussi de ma fonction. Mais attendons le rapport que devrait nous rendre le médecin légiste. Puisque la procédure habituelle a été enclenchée, autant aller jusqu'au bout, n'est-ce pas, pour qu'aucun doute ne subsiste. Et puis, pour ne rien vous cacher, reprit Legrand après quelques secondes de silence, il y a aussi cette histoire dont m'ont parlé mes collègues de la Brigade Financière...

- Ah, le détournement de fonds, dit Wigfall en baissant soudain la voix et en prenant un air visiblement préoccupé. Nous y voilà. Une sinistre affaire. Vous êtes au courant ?

- Pas complètement. Mais j'aimerais entendre votre version des faits.

- Revenons dans mon bureau, décida Wigfall après un temps de réflexion. Nous serons plus tranquilles pour en parler, puisque cela vous intéresse aussi. »

Il fit passer Legrand devant lui et referma la porte du bureau de Fortunat. Ils entrèrent à nouveau dans le bureau directorial. Wigfall ferma soigneusement la porte derrière eux et s'installa dans son siège. Legrand s'assit et se prépara à l'écouter. Le directeur général prit un certain temps avant de s'exprimer.

« Il y a un mois, dit-il enfin, une forte somme d'argent a été détournée de nos comptes pour être virée sur un compte en Suisse. Le coup avait été visiblement bien préparé: l'argent a été prélevé en petites fractions sur un grand nombre de comptes et l'opération avait toutes les apparences de la régularité. Je ne connais pas les détails techniques, qui m'échappent, d'ailleurs, mais en l'absence de toute trace écrite, de bordereau de virement, il est à peu près évident que des informaticiens sont impliqués dans l'histoire, au moins comme complices patentés. Mais rien n'a pu être prouvé contre quiconque, et vos collègues y ont perdu leur latin, bien qu'ils aient fait appel tout de suite au Groupe de Répression Informatique du commissaire Poirier, que vous connaissez peut-être (Legrand fit mine d'acquiescer). Une enquête menée à notre instigation par divers intermédiaires financiers que nous connaissons bien en France et en Suisse n'a rien donné non plus. Mais sans doute avez-vous d'autres d'informations à me communiquer ?

- Non, monsieur. J'ignorais même jusqu'à ce jour l'existence de cette fraude. La coordination des polices reste encore à l'état de vœu pieux. Vous n'avez donc pas pu récupérer cette somme ?

- Le coup ayant été découvert trop tard, il m'était plus question de revenir sur ces virements, qui sont passés tout à fait inaperçus parmi des milliers d'autres, sous peine de voir se perdre complètement notre crédibilité.

- A combien se monte votre perte ?

- Vingt millions se sont ainsi envolés. Parlez-moi des prodiges de la technique! Fortunat en était tout retourné. Il m'avait promis de retrouver les coupables, mais il n'a pas mieux réussi que les autres. J'espère seulement que cette affaire n'aura pas contribué encore à abrégé ses jours, par le tracass qu'elle lui a causé. Notre souci ne tient pas tant au montant de la somme, assez négligeable pour

nous, qu'au fait qu'il se trouve parmi nous des personnes véreuses qui pourraient manigancer d'autres coups du même genre. Une épée de Damoclès dont nous nous serions bien passés. »

« Assez négligeable, a-t-il dit! sursauta Legrand. Vingt millions! Je ne pourrai jamais m'habituer à cette détestable mentalité de banquier. Mais continuons cet intéressant entretien. »

« Chez nous, policiers, commença-t-il en cherchant ses mots, on dit communément... qu'il n'y a pas de fumée sans feu, sinon notre métier d'enquêteur n'aurait pas de raison d'être. Il doit bien y avoir des traces, des indices, à défaut de preuves tangibles, enfin, quoi que ce soit qui puisse se retourner contre le fautif. Un virement bancaire, j'imagine, est déclenché par quelqu'un, et ce quelqu'un laisse forcément une indication.

- Il y a, répliqua le directeur en hésitant, comment dirais-je, une certaine opacité dans la façon dont une banque est gérée par l'informatique. Avec l'ordinateur, je m'en rends compte de plus en plus, personne n'est responsable de rien: il y a toujours moyen de se délausser sur la machine ou sur les procédures automatiques quand une erreur ou une anomalie se produit. Quand un virement est entré dans la machine, allez donc savoir si c'est monsieur X ou Y, client tout à fait honorable, qui l'a émis, ou une taupe introduite dans les circuits bancaires, ou même si ce ne serait pas la machine elle-même qui l'invente, histoire de nous créer des problèmes inattendus! Je ne plaisante pas. Bien sûr, il y a une vérification obligatoire pour de très grosses sommes. Mais on ne vérifie pas une multitude de petites opérations, et c'est ce dont ont profité les malfaçons dans le coup dont nous parlons. Heureusement, ce genre de mésaventure reste exceptionnel.

- Les petits ruisseaux réunis font les grandes rivières, c'est bien connu, proféra Legrand d'un air méditatif. C'est pour cela que vous n'avez pas pu réagir à temps.

- Oui, et c'est une belle rivière qui a pris la direction de Genève il y a un mois, se lamenta le directeur général. Si la question vous intéresse, notre responsable sécurité, Mirallez, pourra vous dresser la liste d'autres malversations, mineures heureusement,

qui surviennent presque chaque semaine. Nous sommes victimes aussi de notre taille et de notre implantation mondiale. La centralisation et l'informatique nous permettent de lancer des projets importants et très complexes; en même temps elles nous transforment en colosse aux pieds d'argile. Et chez nos principaux concurrents, la Paneuropean ou les autres, le problème est le même.

- La Paneuropean, ce holding très discret? fit écho Legrand, dressant l'oreille. Le numéro un, n'est-ce pas ?

- C'est cela, confirma Wigfall avec une pointe d'agacement dans la voix. Eux aussi ont subi des préjudices du même genre, et ils ne s'en sont pas vantés; la police n'en a jamais rien su, encore moins la presse, vous pensez bien.

- Tandis que vous, au contraire... Ironisa Legrand.

- Oh! Nous non plus, admit Wigfall, gêné. Discretion avant tout.

- Rien n'a filtré de votre affaire dans la presse et je n'en ai été informé que tout récemment par ma hiérarchie. Mais pensez-vous que beaucoup de personnes soient à présent au courant ?

- Non, uniquement le personnel d'encadrement que nous jugeons de confiance, en raison de son ancienneté et de sa fidélité, a été informé, et invité à nous aider et à aider la police dans ses investigations. Six ou sept personnes tout au plus. On n'a pu éviter certaines rumeurs, mais dans l'ensemble la discrétion a joué à plein. Aucune plainte n'a été déposée, je dois le dire: le P.D.G. a fait jouer ses relations au plus haut niveau pour que les enquêteurs, des personnes triées sur le volet, agissent avec infiniment de précautions.

- Une procédure tout à fait inhabituelle que cette enquête sans plainte officielle...

- Le coup qui nous a frappé était lui aussi très inhabituel. Et puisque le sujet revient sur le tapis, je vous redirai ce que j'ai dit à vos collègues de la Financière: par pitié, soyez extrêmement discrets! Ma position devrait m'interdire d'évoquer ce sujet, encore qu'il vous suffirait d'ouvrir les journaux financiers pour apprendre tout par le détail: notre banque traverse une mauvaise passe; aux revers que nous avons essayés dans les prêts aux pays

en voie de développement s'ajoutent maintenant des difficultés avec les P.M.E. et le secteur immobilier qui pèse très lourd en termes de provisions pour pertes. Quant à nos fonds propres, notre compte d'exploitation pour cette année s'en trouvera... »

Legrand voulut interrompre cette tirade trop technocratique à son goût pour se replacer sur un terrain qui lui était plus familier.

« Je crois savoir qu'il y a aussi, insinua-t-il, les mauvaises affaires de l'insigne capitaine d'industrie, le sieur Boris Kaviorski, l'homme qui fait continuellement le bonheur des journaux à sensation, et parfois des autres... »

- Oh, répondit Wigfall, en balayant l'objection d'un geste las. Avec celui-là il ne s'agit que d'un milliard ou deux. Et on arrivera bien à en tirer quelque chose, ne serait-ce qu'en se payant sur la bête, comme on dit dans la profession. C'est bien peu en comparaison du reste. La presse de bas étage ne voit que la partie émergée de l'iceberg. La presse dite sérieuse, elle, préfère fustiger la politique soi-disant expansionniste et quasi impérialiste (je cite) de notre maison, ou de notre président qui aurait la folie des grandeurs.

- Vous vous êtes beaucoup développés ces dernières années... »

- C'est vrai que nous sommes une grande banque généraliste, que nous menons de front tous les métiers qui s'y rattachent, que nous sommes à la fois banque d'affaires, d'investissement, de dépôt, de crédit... Nos contradicteurs oublient que qui n'avance pas recule. Je n'ai d'autre religion que celle de mon compte d'exploitation. Quand on n'entreprend rien, la presse spécialisée parle de déclin, de la «Grande Vieille qui végète», et c'est le titre B.E.C. qui accuse le coup à la Bourse; quand on se lance au contraire dans de nouvelles opérations, avec comme toujours une part de risque soigneusement pesé, c'est de l'inconscience, le syndrome de la fuite en avant, ou pire: le copinage, s'il se trouve qu'on favorise des entreprises qui sont dans notre orbite ou dont les responsables ont des relations étroites avec notre président... »

Legrand saisit la balle au bond pour s'enquérir d'un point qui le tracassait.

« Au fait, votre président, le très médiatique Édouard Laroque-

Werther, semble maintenant un peu en retrait. Il apparaît dans les médias beaucoup moins souvent qu'auparavant, avant la privatisation de la B.E.C., il y a quelques années...

- Vous comprenez qu'avec toutes les préoccupations qui nous assaillent aujourd'hui, il serait malséant pour lui de s'exhiber inconsidérément et de devoir s'abaisser à expliquer au grand public toutes nos opérations passées, présentes et futures. C'est vrai que la B.E.C. est un pilier de ce pays, ou plutôt de la finance de ce pays, voire de l'Europe, et notre notoriété nous oblige à une transparence relative, même si nous n'avons de comptes à rendre qu'à nos actionnaires. Le grand public est un actionnaire minoritaire de la B.E.C., nous le respectons plus en tant que client de chaque jour qu'en tant que détenteur d'un petit nombre d'actions avec un droit de vote et de regard marginal. C'est pourquoi j'ose vous demander à nouveau, à vous et à vos collègues, d'observer la plus grande discrétion sur toutes ces affaires. Il en va de notre crédit auprès de nos clients, j'irais jusqu'à dire de la confiance dans le système bancaire tout entier.

- Ah! sourit Legrand. C'est vrai, «le bruit ne fait pas de bien, et le bien ne fait pas de bruit»; c'est la devise du banquier, si je ne me trompe?

- Non, c'est une maxime catholique, je crois, répliqua Wigfall avec un sourire condescendant. Disons que pour le banquier, tout dépend du type de bruit, souligna-t-il. Si les gens apprenaient qu'en plus de nos difficultés actuelles il se trouve des petits malins pour nous soutirer autant d'argent qu'ils veulent, ce serait la révolution, oui, monsieur, la révolution, insista-t-il en voyant Legrand sourire à son tour. Les petits clients qui se font épingler, sans trop de ménagement d'ailleurs, pour un découvert minime, ou qui sont mécontents pour d'autres raisons, pourraient aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte, par exemple chez la Paneuropean, notre éternelle rivale, et ses multiples filiales. Nous ne sous-estimons pas la puissance des groupes de pression ni des associations de consommateurs, vous savez. Et en ce qui concerne les gros clients, ils éviteraient comme la peste une maison d'aussi triste réputation. La confiance tient à très peu de chose.

Évidemment dans la police vous n'avez pas ce genre de crainte, vous ne rendez de comptes à personne, vous n'avez même pas obligation de résultats...

- Nous faisons notre possible, monsieur, répondit Legrand d'un air faussement humble. Notre métier est aussi un métier de confiance et il n'est pas de tout repos. Pensez-vous remplacer prochainement votre directeur informatique?

- Dans l'immédiat, non. Je puis très bien assumer moi-même ses responsabilités, au moins pendant un certain temps, avant de désigner son successeur. Je garderai pour moi les tâches directionnelles en laissant volontiers la technique aux techniciens. Mais puisque vous êtes parmi nous, aimeriez-vous visiter notre centre de traitement informatique? demanda-t-il sans transition. C'est le plus grand qui existe dans ce pays, ajouta-t-il en se rengorgeant.

- Ma foi, répondit Legrand un peu surpris par la proposition, pourquoi pas? Après tout, je ne suis pas encore en mission officielle, et j'ai tout à apprendre de l'informatique. Visitons-le donc, avant que le successeur de monsieur Fortunat ne réaménage tout à son goût... Mais je ne voudrais pas à nouveau abuser de votre temps.

- Ce n'est pas moi qui vais vous servir de guide, j'ai une importante réunion dans cinq minutes. Je vais vous laisser entre les mains de notre responsable système, monsieur Boonens, qui connaît tout cela mieux que moi. Vous pourrez lui parler de Fortunat, si vous y tenez vraiment: il est au courant de son décès. Je vous y conduis et je vous abandonne. Par ici, je vous montre le chemin, commissaire. »